

*Mazzino Montinari*  
*La*  
*Volonté de puissance*  
*n'existe pas*

*L'éclat/poche*

Sous le titre “*La Volonté de puissance*” n’existe pas, nous avons rassemblé quatre essais de Mazzino Montinari, traitant des problèmes posés par l’édition des écrits de Nietzsche et plus particulièrement de la question de ce faux manifeste et des conséquences de sa publication sur la réception et l’interprétation de l’œuvre de Nietzsche. Présentés par Paolo D’Iorio et publiés une première fois en 1996 alors que reparaissaient d’anciennes éditions de ce faux-livre, ces essais viennent rappeler qu’un travail de vingt années a permis de lire enfin ce que Nietzsche a vraiment écrit, et qui diffère souvent radicalement de ce qu’on a voulu lire de cet homme qui s’est « adressé à son temps avec une dureté véritable ».

Mazzino Montinari (1928-1986) fut, avec Giorgio Colli (1917-1979), l’éditeur des Œuvres complètes de Nietzsche, publiées d’abord en italien et en français à partir des années 60, puis en allemand quelques années plus tard.

1. La nouvelle édition critique
  2. Critique du texte et volonté de puissance
  3. Interprétations nazies
  4. L’art vénérable de lire Nietzsche
- Postface* : Les volontés de puissance par *Paolo D’Iorio*

*Édition établie par Paolo D’Iorio*  
*Traduit de l’italien et préfacé*  
*par Patricia Farazzi & Michel Valensi*

[www.lyber-eclat.net](http://www.lyber-eclat.net)

photo de couverture: Patricia Farazzi

dépot légal: octobre 2020

ISBN: LIVRE 978-2-84162-473-7

EAN PDF : 9782841624966

LA VOLONTÉ DE PUISSANCE N'EXISTE PAS



MAZZINO MONTINARI

*La Volonté de puissance*

N'EXISTE PAS

*texte établi et postfacé*

par Paolo D'Iorio

*traduit de l'italien et précédé*

*d'une note de*

Patricia Farazzi & Michel Valensi

ÉDITIONS DE L'ÉCLAT

*La Volonté de puissance n'existe pas a paru pour la première fois dans la collection « Premier secours » à L'éclat, en 1996. L'occasion en avait été donnée par la réédition de ce faux-titre chez plusieurs vrais éditeurs en France et en Italie. Cette nouvelle édition en poche est enrichie de quelques mises à jour de l'éditeur et des traducteurs.*

© Sigrid Oloff-Montinari, *pour les textes originaux*

© 1996, 2020 Éditions de l'éclat, *pour la traduction et la présente édition.*

I.

« Tant qu'il ne fut pas possible aux chercheurs les plus sérieux d'accéder à l'ensemble des manuscrits de Nietzsche, on savait seulement de façon vague que *La Volonté de puissance* n'existait pas comme telle [...] Nous souhaitons que le jour nouveau, apporté par les inédits, soit celui du retour à Nietzsche. » Gilles Deleuze & Michel Foucault, « Introduction générale » à l'édition des *Œuvres philosophiques complètes* de Friedrich Nietzsche, établie d'après les manuscrits par Giorgio Colli et Mazzino Montinari, simple feuille volante glissée dans *Le Gai savoir*, Paris, Gallimard, 1965. Trente ans plus tard [1996], la réédition de *La Volonté de puissance* par le même éditeur répond péremptoirement aux vœux de Gilles Deleuze et Michel Foucault : le « retour à Nietzsche » ne viendra pas encore. Une nouvelle fois, raison sera donnée aux faussaires. Une nouvelle fois, raison sera donnée à la « raison économique ».

2.

Sous le titre « *La Volonté de puissance* » n'existe pas, nous avons voulu rassembler – sur la suggestion de Paolo D'Iorio – quatre essais de Mazzino Montinari, traitant diversement des problèmes posés par l'édition des écrits de Friedrich Nietzsche et portant plus particulièrement sur la question de *La Volonté de puissance*. Si ces essais ne

prétendent pas apporter *directement* la preuve de la non-existence d'une œuvre de Nietzsche intitulée *La Volonté de puissance*, ils constituent néanmoins des documents de première main sur ce sujet et devaient être présentés au public francophone. La preuve irréfutable en langue française, sans appel, de la non-existence d'une œuvre de Nietzsche intitulée *La Volonté de puissance* a été publiée en 14 volumes dans sa version française sous le titre : *Édition critique des Œuvres philosophiques complètes établie d'après les manuscrits originaux de l'auteur et comprenant une part de textes inédits*, par Giorgio Colli et Mazzino Montinari, Paris, Gallimard, 1965 sq. On comprendra dès lors pourquoi il nous était difficile de la faire figurer ici.

### 3.

Pour Giordano Bruno, les astres et les planètes étaient des animaux. Il faut croire que pour d'autres, qui s'apparentent plutôt à ceux qui brûlèrent le Nolain, l'histoire est un monstre docile, et toute falsification, toute malversation, lui est nourriture. À la lecture de certains textes de Nietzsche, on perçoit vite sa vision de l'histoire. On apprend aussi très vite, en s'y perdant bien des fois, à quelle hauteur et avec quelle intensité il pensait. Si l'on garde, en ce siècle commençant, un respect pour la pensée, on peut chaque jour, avec une inquiétude grandissante, observer à quel point elle fait défaut, et à quel point Hannah Arendt avait raison quand elle en remarquait l'absence dans le regard vide et inhumain d'Eichman. Que la pensée de Nietzsche, au titre d'une *Volonté de puissance* falsifiée, puisse être liée de quelque façon au Troisième Reich, n'est-elle donc pas d'abord une injure à la pensée elle-même ?



Par ces trois mots, *volonté de puissance*, Nietzsche n'a jamais donné une quelconque recette pour un quelconque mouvement politique. La volonté est pensée, pluralité de sentiments, libre arbitre, intériorité. « La contrainte, l'oppression, la résistance, le trouble, sentiments qui accompagnent immédiatement l'acte de volonté » (*Par-delà bien et mal*, § 19). Mais, surtout, la volonté s'accompagne d'elle-même : on ne peut contraindre l'autre à vouloir. La distance, le combat intérieur, l'ironie libératrice, où en a-t-on vu l'expression dans la masse d'adhérents au national-socialisme ? Un homme qui aboie et un chien qui obéit font-ils preuve de *volonté* ? Dans *L'Histoire de la guerre du Péloponnèse* (III, 82), Thucydide écrit : « Pour justifier des actes considérés jusque-là comme blâmables, on changea le sens des mots. » Le « triomphe de la volonté » n'aura pas échappé à cette *règle*. Aujourd'hui on peut fabriquer à peu près n'importe quelle information, et certains s'acharnent avec obscénité à faire disparaître et à nier le pire crime commis contre l'humanité, injuriant la mémoire de plus de six millions d'individus. Alors que ces absurdes personnages se donnent droit de cité et que d'aucuns font du remous autour d'eux, au nom de la *liberté d'expression*, il est d'autant plus urgent d'éloigner Nietzsche de ce borbier, avant que les mêmes ou d'autres ne l'y entraînent, croyant y verser les mots d'un philosophe et donner par là-même un sédiment nouveau à la fange. « Les porcs prennent plaisir de la boue plutôt que de l'eau pure. » (Héraclite, 14[A 22] Colli).

Ce qui manqua face au nazisme, ce qui manqua cruellement et tragiquement, c'est précisément la volonté,

celle d'un peuple qui se laissa réduire en masse. La volonté et la pensée étaient, en ces « sombres temps », du côté de toute résistance. Mais l'acharnement destructeur d'Élisabeth Förster-Nietzsche n'avait eu de cesse que l'œuvre de son frère ne fût trahie. Lui qui parlait, dans *Par-delà bien et mal*, d'arracher son masque au langage, s'est retrouvé parmi ceux qui appliquèrent aux mots des masques inédits, sournois, et élaborèrent la plus immonde des rhétoriques. Lui qui avait parlé de l'Allemagne avec dureté et violence, appliquant à ses compatriotes les pires qualificatifs, se retrouva parmi les soi-disant prophètes de sa suprématie. Les falsifications dont il a fait l'objet n'y sont pas étrangères. Primo Levi, dans son appendice à l'édition de 1976 de *Se questo è un uomo*, cite Nietzsche comme l'un des prophètes de l'orgueil nationaliste, cet orgueil qu'Hitler utilisa à son profit. Cela signifie que même pour un écrivain, et dans ce cas précis, un témoin et un survivant, Nietzsche reste tel que la propagande l'a laissé en héritage aux générations futures. Comment rétablir les œuvres de Nietzsche dans une vérité ? Peut-il être question de « vérité » face à l'immonde ? « Il est difficile de dire la vérité car elle est vivante et elle a un visage qui change avec sa vie » écrit Kafka. La vérité est dans le monde, elle est là en continuité. Si elle était une chose, alors une chambre à gaz serait vérité. L'est-elle ? Non. Elle est ce qui détruit la vérité, qui détruit ce visage changeant de la vie, ces points dans le lointain, qui se rapprochent doucement, vivent et revivent dans un geste, un regard, une maladresse, une silhouette, une *ombre*. Face à ces silhouettes, ces ombres, face à la *vérité* de toutes ces individualités détruites, face au récit vrai d'un être revenu d'entre les morts, les falsifications d'un texte philosophique peuvent

sembler bien dérisoires. « Maintenant nous avons le livre, écrit Colli dans ses carnets posthumes, et nous ne pouvons nous servir que de ce succédané. Nous *devons* même nous en servir, de façon à ce qu'il ne se révèle pas être autre chose qu'un succédané. » Mettre en lumière les falsifications de ce « succédané », n'est-ce pas d'abord éviter celles plus graves de l'histoire, qui tendraient à effacer *définitivement* ces silhouettes et ces ombres, afin de conserver « l'incomparable individualité originelle de l'expression humaine, qui seule est vivante » (Colli)? La faiblesse de Nietzsche était son honnêteté, une honnêteté bizarre qui le poussait à tout dire, à tout écrire. Mais si une *ombre de vérité* existe et peut encore être sauvée, qu'elle protège de son ombre les temps à venir. Les individus ne sont pas si nombreux, et avec qui pourrions-nous compter quand la horde se rassemble ?

## 6.

Thucydide rapporte encore que les Corinthiens avaient l'habitude de s'accorder la victoire « dès lors que leur défaite n'était pas totale » (VII, 36). Ils élevaient à la hâte un trophée, pour un combat à peine livré, pour une victoire éphémère ou tout simplement usurpée : amas de boucliers, de lances, d'armes et d'armures de ceux qui moururent au combat, accumulés par les plus couards d'entre les survivants. Les flèches auraient-elles cette faculté inestimable de ne tuer que les braves ? s'étonne un Athénien (IV, 40). « La Volonté de puissance » ressemble à l'un de ces trophées factices, trompeurs, dressés à la hâte, au passage de deux siècles, avec les restes maquillés et pêle-mêle d'un Nietzsche mort au combat et déchiqueté par la « canaille » (*Ecce Homo*, « Pourquoi je suis si sage », § 3), pour clamer haut et fort – trop haut

et trop fort – la victoire mensongère des seuls usurpateurs. De tels trophées ont la vie dure, en tant qu'ils font oublier – en le commémorant – ce pour quoi ils se dressent. Aussi a-t-on le plus souvent *confondu* Nietzsche avec cette accumulation de phrases tronquées, démembrées, fautives. Et son nom et son œuvre n'ont plus signifié que tromperie, mensonge, malversations. Giorgio Colli et Mazzino Montinari se proposaient de rétablir une authenticité. La seule authenticité des textes. Mais voulait-on affronter cette incontournable authenticité ? Ne lui a-t-on pas toujours préféré la rapide et fausse popularité d'un nom mêlé à tous les bavardages ? De plus, un étrange syllogisme semble avoir fonctionné : Nietzsche = Volonté de puissance ; Volonté de puissance = tromperie ; Nietzsche = tromperie. Et ce n'est pas le moindre paradoxe du travail exemplaire accompli par Colli et Montinari, qui expliquerait également pourquoi, avant même d'être mené à terme, il est aujourd'hui bafoué par ceux-là mêmes qui s'étaient engagés à le diffuser en France. Déjà Le Livre de poche avait republié en 1991 une version de *La Volonté de puissance*, présenté par celui qui allait devenir sous peu le mousquetaire de bistrot de la grande distribution philosophique. Sa récente lecture de *Mein Kampf*, auquel il trouve peu à redire du point de vue de l'antisémitisme, laisse présager de la manière dont il a pu lire Nietzsche, et la densité de platitudes imbéciles de la courte préface qui accompagne cette réédition confirme que les critères "éditoriaux" qui ont présidé à cette réédition sont aussi triviaux que le slogan du loto non sportif : C'était pas cher – le texte est dans le domaine public ; c'était pas difficile – d'ailleurs on y est arrivé ; et ça peut nous rapporter gros – *quid tum* ? Mais que l'éditeur de la « Colli/Montinari » propose aujourd'hui une réédition

de *La Volonté de puissance*, publiée par Friedrich Würzbach en 1935, sous le prétexte que ce [faux] livre « a représenté une étape effective dans la réception, la lecture et l'interprétation de Nietzsche », méritait une réaction, fût-elle donquichottesque. Oserait-on suggérer au préfacier anonyme de cette réédition de retirer plutôt de la vente toutes lesdites « lectures et interprétations » de Nietzsche, dès lors qu'elles se sont appuyées sur un texte qui n'existe pas, à commencer, par exemple, par les deux volumes du *Nietzsche* de Martin Heidegger ? *Demonstratio ab absurdo* [Pause].

7.

Éditeurs ! « toujours menteurs, bêtes méprisables, glou-  
tons paresseux ! » (Epiménide 8 [A 1] Colli).

8.

*Aggiornamento* 2020. — L'édition de « *La Volonté de puissance* » n'existe pas de Mazzino Montinari, a été publiée en 1996 au moment où l'éditeur des œuvres complètes de Friedrich Nietzsche établie par Giorgio Colli et Mazzino Montinari a eu l'étrange idée de rééditer ce faux-livre dans une collection de poche, sur la base d'une édition tout aussi fautive et falsifiée que les précédentes, au prétexte qu'elle constituait un « document historique » pour les études nietzschéennes. Cette édition faisait suite, en fait, à des reprises tout aussi douteuses par d'autres éditeurs de poche de ce même faux-texte, dont le titre semblait surtout avoir un impact commercial et constituait à lui seul un « argument de vente ». 26 ans plus tard, l'édition du Livre de poche, dénoncée dans notre courte note d'éditeur et dans la postface de

Paolo D'Iorio n'est plus disponible, tandis que son éditeur, Marc Sautet, est décédé en 1998 d'une tumeur au cerveau. Paix à son âme. Il n'empêche que l'éditeur de la Colli/Montinari continue de réimprimer les deux volumes de *La Volonté de puissance*, comme si de rien n'était, en la présentant sur son site en ces termes :

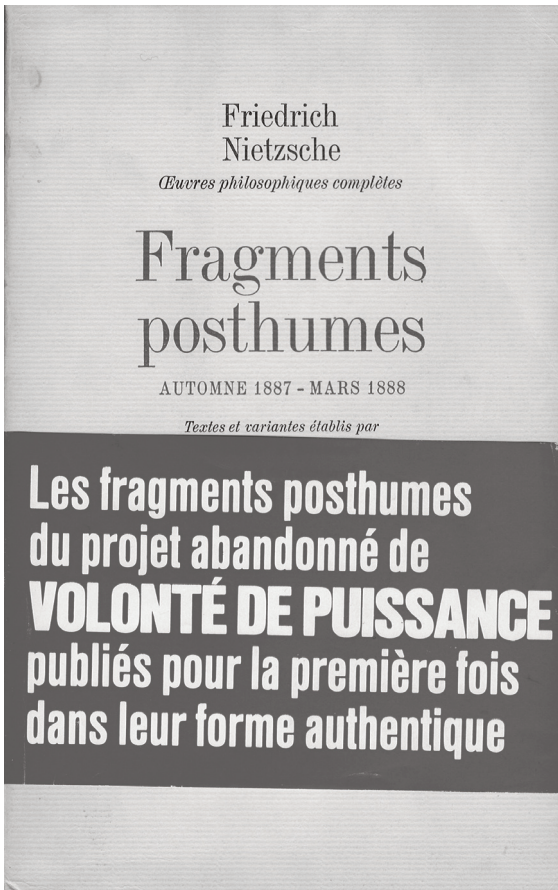
Ce livre quasi mythique, qui passe pour le couronnement de l'œuvre de Nietzsche, a connu plusieurs versions en allemand, car son auteur n'avait fait qu'en esquisser différents plans de 1885 à 1888. La première traduction française, due à Henri Albert et fondée sur la version allemande de 1901, est parue au Mercure de France. Elle comporte seulement quelque cinq cents aphorismes. La présente version, élaborée par Friedrich Würzbach, est beaucoup plus étendue, et c'est à elle qu'on s'est référé en France, depuis 1935.

La phrase est bien tournée et on reconnaît là tout le professionnalisme d'un éditeur de gros calibre. C'est probablement dans le « *quasi* » avant mythique que vient se loger la dénonciation de la supercherie mise en scène par Elisabeth Förster-Nietzsche, ou alors dans le « *passé pour* le couronnement », ce qui laisserait à penser qu'elle n'est *pas* le couronnement, bien heureusement. Le reste de la notule est à *peu près* conforme à la réalité : Oui, Nietzsche a élaboré différents plans d'un livre en quatre parties entre 1885 et 1888, mais ce livre n'est *pas* *La Volonté de puissance* que l'on nous veut nous vendre ici. Oui l'édition Würzbach est plus étendue que celle de 1901 (et *a fortiori* que celle, 'canonique', de 1906 qui curieusement n'a jamais eu d'édition française) et c'est en effet à elle que l'on s'est référé *en France* depuis 1935 ; mais, ce que ne dit pas la notice c'est que les éditions

allemandes de Würzbach ne s'intitulaient pas *La volonté de puissance* et que bien mal en a pris à ceux qui s'y sont référés, comme nous l'apprend Montinari et que relève D'Iorio dans sa postface : nos « nietzschéens » français, en commentant *La Volonté de puissance* de Würzbach ont pu ainsi commenter Ferdinand Brunetière, Léon Tolstoï, Jean-Jacques Rousseau, ou même Baudelaire, dont Nietzsche avait recopié des sentences ou même des paragraphes entiers dans ses carnets que l'on retrouve comme lui étant attribués dans cette édition, sans parler, bien entendu des malversations et tromperies auxquelles s'est livré Elisabeth Förster-Nietzsche, pour assurer à la mémoire de son frère – et surtout à elle-même – une place au panthéon d'un Reich aryanaisé avant même qu'il ne devienne le Troisième.

Comme il semble que le mensonge ait la vie dure, que les falsifications, loin de s'atténuer, soient devenues des modèles solides de l'information et de la communication sous l'appelatif *fake news* dont on peut constater les ravages, nous avons jugé utile de reposer aux lecteurs français ces quelques pages, patientes et documentées, d'un homme qui a consacré sa vie à faire la lumière sur une œuvre où, à chaque ligne est décrite et dénoncée une certaine idée du monde qui aujourd'hui prend le pas sur toutes les autres. Qu'importe. Cent fois sur le métier reprenez votre ouvrage. *Il cuore e la mente sono ancora giovani.*

*Patricia Farazzi, Michel Valensi*



« De l'art du bandeau ou comment accommoder un titre »

(on notera que ce tome XIII des *Œuvres philosophiques complètes* de N. ne porte aucune numérotation, ni sur la couverture, ni sur la tranche, ce qui lui donne un statut d'œuvre à part...)



# La nouvelle édition critique des œuvres complètes de Friedrich Nietzsche<sup>1</sup>

## I.

L'édition critique des œuvres complètes de Nietzsche<sup>2</sup> a une préhistoire. C'est vers 1943, dans la petite ville

1. *N.d.e.* — Ce texte de Montinari a paru pour la première fois en anglais sous le titre : « The new critical edition of Nietzsche's complete Works » [translated by David P. Thatcher] in *The Malahat Review*, University of Victoria, n. 24, oct. 1972, p. 121-133; puis, à trois reprises, en allemand (« Die neue kritische Gesamtausgabe von Nietzsches Werken », 1) in *Literatur-Magazin*, 12 « Nietzsche », Rowohlt, Reinbeck bei Hamburg, 1980, p. 317-328; 2) préface à F. Nietzsche, *Sämtliche Werke. Kritische Studienausgabe*, édité par Giorgio Colli et Mazzino Montinari, dtv-de Gruyter, München, 1980, vol. 14, p. 7-17; 3) in M. Montinari, *Nietzsche lesen*, Walter de Gruyter, Berlin-New York 1982, p. 9-21), puis en italien sous le titre « Prologo », in M. Montinari, *Su Nietzsche*, Editori Riuniti, Roma, 1981, p. 3-13. [*N.d.t.* — Pour cet essai, comme pour ceux qui suivent, nous avons principalement traduit à partir du texte italien, en tenant toutefois compte des ajouts ou des modifications notables des autres versions — et en particulier de la plus récente. Les différentes “coutures” et interpolations de textes n'ont eu pour but que de donner une version la plus complète possible de ces essais, maintes fois repris par Montinari. S'agissant d'un recueil sur une autre “sorte” de découpage et collage, nous nous devons de prévenir le lecteur de ces modifications, qu'il ne nous a pas semblé nécessaire de signaler tout au long du texte. Il lui suffira, s'il le souhaite, de se reporter aux différents originaux en italien et en allemand.]

2. Friedrich Nietzsche, *Werke, kritische Gesamtausgabe*, édité par Giorgio Colli et Mazzino Montinari, Berlin, 1967 *sqq.*,

médiévale de Lucques, entre Florence et Pise, que nous entendîmes pour la première fois prononcer le nom de Friedrich Nietzsche par notre professeur de philosophie, Giorgio Colli. Colli avait alors vingt-six ans et il s'efforçait de guider notre petit groupe de lycéens à travers les « terres arides » de la philologie, pour nous donner une idée de la philosophie grecque. C'est lui, également, qui nous initia à l'antifascisme. Le plus courageux d'entre nous entra dans la résistance<sup>3</sup>, tandis que la plupart

Traductions : Paris, Gallimard, 1965 *sqq.*, pour la version française [à laquelle nous nous référerons le plus souvent sous le signe OPC] ; Milano, Adelphi, 1964 *sq.*, pour la version italienne [par la suite OFN] ; Board of Trustees of the Leland Stanford Junior University, pour la version anglaise ; Hakusuisha Publishing Comp., Tokyo pour la version japonaise.

3. *N. d. e.* — Montinari fait allusion à son grand ami Angelo Pasquinelli qui rejoignit alors les partisans italiens. Éditeur et traducteur d'un corpus des Présocratiques (*I presocratici. Frammenti e testimonianze*, Einaudi, Torino, 1958) dans la collection que dirigeait Giorgio Colli, et auteur d'un essai sur Schopenhauer (« La fortuna di Schopenhauer », in *Rivista di filosofia*, 1951, vol. 42), Angelo Pasquinelli mourut en 1956. Il n'avait pas trente ans. C'est à cette époque que Colli et Montinari reprirent contact et commencèrent à travailler ensemble. Montinari a évoqué en d'autres occasions cet épisode décisif de sa formation : « La guerre, la résistance contre le fascisme, la première lecture de Nietzsche, de Platon, de Kant, la première musique (Beethoven), la première découverte du sens de l'amitié qui me liait à Giorgio [Colli] et à Angelo [Pasquinelli] : tout cela avait, dès l'âge de quatorze ans, marqué ma vie d'un sceau indélébile. » (« Ricordo di Giorgio Colli » in *Giorgio Colli. Incontro di studio*, édité par S. Barbera et G. Campioni, tr. fr. in G. Colli, *Philosophie de l'expression*, L'éclat, Combas, 1988, p. 221). À la mort de Giorgio Colli, Montinari publia également un article d'hommage dans *L'Espresso* du 21 janvier 1979, évoquant une nouvelle fois la figure de Colli professeur de lycée : « Il aimait

des autres élèves furent renvoyés du lycée à la suite d'une manifestation antifasciste. Colli dut se réfugier en Suisse. Au cours de ces années sombres de 1943-1944, les élèves renvoyés se retrouvaient le plus souvent chez moi : nous préparions alors de nouvelles actions pour taquiner les fascistes ; nous étudions aussi un peu avec les moyens du bord et l'aide d'autres enseignants antifascistes, lisant et commentant ensemble des passages de l'œuvre de Platon, de Kant et de... *Ainsi parlait Zarathoustra*.

Mais à quoi bon rappeler tout cela ? Pour montrer à quel point l'équation (aussi fausse qu'elle est idéologique) : Nietzsche = fascisme, était pour nous, lycéens italiens antifascistes, absolument dénuée de sens. Notre rapport à Nietzsche resta, pour l'essentiel, libre de toute hypothèque, même lorsqu'après la guerre, en Allemagne, son œuvre fut sujette à la dénazification.

et recherchait la compagnie des jeunes, il avait confiance en leur enthousiasme, et était radical comme le sont les jeunes. Sa confiance s'accompagnait pourtant d'une insistante demande de travail et d'apprentissage, en revenant directement aux sources. C'est ainsi qu'il nous fit comprendre qu'il était indispensable de lire les philosophes dans leur langue originale, et qu'il nous fallait apprendre l'allemand pour lire Kant, Schopenhauer, Nietzsche, connaître mieux le latin pour Spinoza et Giordano Bruno, le grec pour Platon et les anciens sages de la Grèce. C'est lui qui nous initia aux difficiles questions de philologie liées, par exemple, à la chronologie et à l'authenticité des dialogues platoniciens, ou aux témoignages et fragments des présocratiques » (M. Montinari, « Lavò la faccia al superuomo », in *L'Espresso*, n° 3, 21 janvier 1979 – le titre (on s'en doute) est de la rédaction de l'hebdomadaire). Cf. Giuliano Campioni, *Leggere Nietzsche. Alle origini dell'edizione critica Colli/Montinari. Con lettere e testi inediti*, ETS, Pise, 1992, p. 19 sq.

En 1958, après une série d'expériences personnelles des plus diverses, je retrouvai à Florence, pour un travail commun, mon ancien professeur de philosophie, Giorgio Colli, devenu professeur d'histoire de la philosophie antique à l'Université de Pise.

Mon ami voulait entreprendre, pour l'éditeur Giulio Einaudi, une nouvelle traduction italienne des écrits de Nietzsche qui fût la plus complète possible (comprenant les œuvres publiées et les posthumes); c'est à cette occasion que nous fûmes confrontés au débat, réactualisé en France par Richard Roos et en Allemagne par Karl Schlechta<sup>4</sup>, sur la fiabilité des derniers écrits de Nietzsche publiés jusqu'alors, et en particulier à la question de ladite « principale œuvre philosophique en prose » (selon la définition qu'en donne Elisabeth Förster-Nietzsche): *La Volonté de puissance*.

## 2.

Quelle était la situation de l'édition des œuvres de Nietzsche avant l'entreprise très discutée de Karl Schlechta?

Après avoir freiné l'élan de Peter Gast qui, dès 1892-1893, avait projeté une édition des œuvres complètes de Nietzsche, Elisabeth Förster-Nietzsche fonda à Naumbourg (1894) le Nietzsche-Archiv, qu'elle transféra ensuite à Weimar. La présence dans cette ville des grandes archives des classiques allemands (Archives

4. Richard Roos, « Les derniers écrits de Nietzsche et leur publication », in *Revue Philosophique*, 146 (1956), p. 262-287; Friedrich Nietzsche, *Werke in drei Banden*, édité par Karl Schlechta, München, 1956-58, et en particulier l'appendice de K. Schlechta au volume III, p. 1383-1432 (*Philologischer Nachbericht*).

Goethe-Schiller) l'aura sans doute influencée dans le choix de ce nouveau siècle. La fameuse *Großoktavausgabe* des œuvres de Nietzsche est le résultat le plus important de toute l'activité éditoriale du Nietzsche-Archiv: elle fut publiée à Leipzig entre 1894 et 1926, tout d'abord chez l'éditeur C. G. Naumann, puis chez Kröner. Voici comment elle est structurée :

PREMIÈRE SECTION, voll. I-VIII: les œuvres publiées par Nietzsche lui-même, bien que le volume VIII contienne également *L'Antéchrist*, *Les Dithyrambes de Dionysos*, des poésies, des aphorismes et des fragments poétiques posthumes.

DEUXIÈME SECTION: voll. IX-XVI: posthumes. Dans le volume XV, *Ecce homo* et les deux premiers livres de ladite *Volonté de puissance*; dans le volume XVI, les livres III et IV de cette même *Volonté de puissance*, accompagnés du commentaire philologique d'Otto Weiss. Les volumes XV-XVI parurent pour la première fois en 1911 et devaient remplacer le précédent volume XV (1901) qui contenait une version plus réduite de *La Volonté de puissance*. La nouvelle édition des volumes IX-XII devait également se substituer à celle publiée en 1896-1897 par Fritz Koegel.

Troisième section: voll. XVII-XIX: *Philologica*, contenant les textes philologiques de Nietzsche en même temps qu'un choix des cours de l'époque de Bâle.

Le volume XX contenait un index établi par Richard Oehler<sup>5</sup>.

5. Parallèlement à la *Großoktavausgabe*, fut publiée également une *Kleinoktavausgabe*, identique quant au texte et à la pagination, mais ne comprenant que seize volumes (manquaient les *Écrits philologiques*, soit les volumes XVII-XIX). La seule différence concernait le format (« petit in-octavo » au lieu de « grand in-octavo »)